

Jules Lermine



La haute canaille

Jules Lermina

La haute canaille



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066315412

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE AMANTE ET MÈRE

I LE MESSENGER

II NEIGETTE

III PAUVRE BRACO!

IV UN PÈRE A LA MODE. DE L'EMPIRE

V LA PIÈCE D'OR

VI LAZARE

VII HISTOIRE D'UN NIAIS

VIII L'OBSTACLE

IX L'APPEL DU PASSEUR

X DIANE EST SAUVÉE

DEUXIÈME PARTIE LE MONDE VERT ET OR

I LE MÉDAILLON

II LE FILS DU MOUCHARD

III OU DIANE POSE SES CONDITIONS

IV DES DANGERS DU CANOTAGE

V BRACO DÉTECTIVE

VI LE DANGER DES PETITS PAPIERS

VII TRÈS FORT, LE PLANAY

VII LES TROIS FORÇATS

COMPANS

X LES DEUX COMPÈRES

XI CHER SEIGNEUR

XII UNE NUIT AU NOBLE FAUBOURG

XIII LA NUIT CONTINUE

XIV LA NUIT SE PROLONGE

XV HISTOIRE D'AMBROISE

XVI HONNÊTETÉ ÉGALE BÊTISE

TROISIÈME PARTIE LA MAISON DE FOUS

I A L'ASILE DE VILLEPATOUR

II DAVID CONTRE GOLIATH

III IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS.

IV GAVROCHE GOMMEUX

V PUISSANCE DE L'ENFANT

VI PACTE INÉGAL

VII CE QUI RESSEMBLE AU CROUP

VIII OU L'ON S'OCCUPE DE L'AVENIR D'ISIDORE

IX MON PÈRE

X BÊTINE

XI COMMENT PEUT-ON DEVENIR LA MÈRE DE L'ENFANT
D'UNE AUTRE.?

XII MORTE, MAIS LIBRE!

XIII SAUVETAGE

XIV RECONNAISSANCE

XV MOI SEULE, ET C'EST ASSEZ

XVI COMPLICITÉ DE JUDAS

XVII TRAVAIL DE PRISONNIER

XVIII L'HEURE SUPRÊME

ÉPILOGUE

PARIS
JULES ROUFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

1881
Droits de traduction et reproduction
expressément réservés.

LA HAUTE CANAILLE

[Table des matières](#)

PREMIÈRE PARTIE AMANTE ET MÈRE

[Table des matières](#)

I LE MESSENGER

[Table des matières](#)

Les bords de la Marne.-célébrés par les canotiers et les amateurs de solitude-n'ont certes rien à envier à ceux de la Seine. Et cependant combien ils sont moins connus! Les compagnies de chemin de fer ont dédaigné ses méandres-peut-être trop fertiles en travaux d'art nécessaires. Les trains traversent la rivière ici et là; mais pour atteindre la Marne, le Parisien doit prendre tantôt cette gare, tantôt cette autre.

On dirait que c'est par hasard qu'on la rencontre, et les lignes ferrées ont hâte de la quitter.

Aussi est-elle recherchée par tous ceux qui ont horreur du faux parisianisme d'Asnières, des matelotes frelatées d'Argenteuil, des mirlitonades de Saint-Cloud.

Par exemple, entre Nogent-sur-Marne en aval, et Gournay en amont, pas un panache de fume ne vient mêler ses

vapeurs aux nuages du ciel; pas un coup de sifflet, déchirant les poumons de la locomotive, ne vient jeter sa note discordante à travers les chants des oiseaux. A quelques lieues de Paris, c'est la campagne, la vraie, avec ses grandes placidités de l'aurore et du crépuscule, avec ses murmures reposants, avec ses larges espaces de terre et de ciel.

Entre Neuilly-où se trouvent la jetée du canal et l'écluse-et Nogent, les deux rives, solitaires, encadrées, à gauche par des bouquets d'arbres séculaires, à droite par un coteau verdoyant, ont un cachet tout spécial de calme méditatif qui donnait un charme singulier à certain soir de novembre 186., à l'heure où commence ce récit.

Il était environ six heures et demie.

La journée avait été claire, si bien que le crépuscule blanchissait encore de ces lueurs qui font au front de l'automne une couronne de clarté aurorale.

De Gournay à Nogent, le calme le plus profond régnait.

Le chemin de halage se déroulait, blanc et sinueux, comme un ruban d'argent courant à travers les dernières verdure des rives.

Et à quelque point qu'on regardât, pas un être vivant ne paraissait. Sur la rivière pas un chaland, sur la berge pas un cheval au pas lourd, tirant à poitrail tendu le long cordage du halage.

Cependant, tout à coup, non loin de l'écluse de Neuilly, dans l'axe du clocher roman, un point noir apparut sur la rive.

Cela était petit, mais allait vite, vite, sans hésitation, évidemment vers un but connu et pressé.

Mais, à tout dire, cela n'était ni un touriste en rupture de ban parisien, ni un artiste jaloux de saisir sur le vif un effet crépusculaire, ni un amoureux rêvant aux premières étoiles qui commençaient à scintiller.

Pour ne faire point languir plus longtemps nos lecteurs, disons-leur que ce passant, cet impatient, ce hâtif se pressait de ses quatre pattes noires, à bouts blancs, et que, pour gouvernail, il avait en poupe un superbe panache noir qu'il agitait avec énergie, comme pour se lancer en avant en s'appuyant sur l'air ambiant.

C'était un chien.

A quelle race appartenait-il? voilà ce que les érudits amateurs de cynégétique eussent été impuissants à décider d'un seul coup.

On connaît la légende de l'animal né de l'union incestueuse d'une carpe et d'un lapin. Celui-ci avait la tête de l'épagneul, le corps du chien de montagne, les pattes du terre-neuve; ce qui prouvait une série génératrice des plus bizarres.

Mais la tête était grosse et les dents solides.

Les pattes, vigoureuses, battaient la terre avec des «plouf!» sonores.

Tout cela était musclé, bâti-comme on dit-à chaud et à sable.

Or, la bête-que nul conducteur n'accompagnait -et qui pourtant n'avait rien à redouter de l'autorité publique, le collier qu'elle portait au cou prouvant qu'elle n'était pas en état de vagabondage, arpentait rapidement le terrain.

Il est telle allure qui prouve que l'on vient de quelque part et qu'on va quelque part. Ce n'est pas celle du flâneur,

ce n'est pas celle du fuyard.

Notre chien-en animal soucieux sans doute de remplir une mission de confiance-ne se fût pas arrêté, fût-ce même pour ramasser un empire-ou un os. Les quelques tas d'ordures gisants sur la berge le laissaient indifférent: les odeurs *di femina* qui traînaient sur la route titillaient en vain ses nerfs olfactifs, et pas un instant il n'avait stoppé, pour lever une patte confraternelle sur les traces laissées au chemin.

C'était un beau chien, et pour-savoir s'il était bon, il eût suffi de regarder ses yeux, ronds, noirs, clairs, profonds; c'était, à n'en pas douter, la bête intelligente et fidèle, dévouée à l'ami, dangereuse à l'ennemi.

Ce n'était point sans doute la première fois qu'il suivait cette route, vers le même but déterminé d'avance. Devant les sentiers de traverse, il passait sans tourner la tête, allant de son pas régulier, la gueule légèrement entr'ouverte et laissant apercevoir un magnifique chiffon rouge, peut-être un peu desséché par la marche, mais qu'il ne songeait pas à aller humecter dans la Marne, tant il avait hâte probablement d'arriver là où évidemment quelqu'un-ayant autorité sur lui-l'avait envoyé.

Tout à coup, il dressa les oreilles.

A quelque distance, sur le côté de la route, il avait entendu des pas.

Le chien, qui est fin, se défie de tout inconnu.

Pourtant, il eût dû vite se rassurer, car celui qui marchait s'étant avancé sur le chemin, à une vingtaine de pas en avant, s'était courbé, et frappant du plat de sa main sur son genou:

-Viens, mon bon chien, disait-il, viens là, ma belle bête!

Cet aimable personnage barrait la route; sans doute il lui tenait fortement à cœur de caresser l'animal qui, de son côté, semblait fort peu se soucier de ces amabilités de grand chemin.

Le chien avait obliqué à droite, décidé à passer par le grand tour.

Mais il paraît que l'inconnu s'était promis de ne se point coucher sans avoir flatté un chien de la main, car il obliqua à son tour et se retrouva sur la ligne de marche de l'animal, répétant:

-Viens. Oh! le beau chien! Tiens, du sucre.

De fait, ce dernier mot ne constituait pas un mensonge, car quelque chose de blanc brilla dans la main ouverte de l'inconnu.

Mais le chien-aussi fort qu'Hippocrate qui, d'après une gravure connue, a refusé les présents d'Artaxerxès-fit de nouveau demi-tour et trotta vers la gauche.

Un juron mal étouffé s'échappa des lèvres de l'homme, qui eut un geste d'impatience et lança le sucre au-devant du chien.

La bête ne baissa même pas le nez, se détourna par respect pour cette friandise, qu'il ne voulait pas fouler aux pattes, mais, esclave d'un devoir encore inexpliqué, passa.

-Damné animal! articula clairement l'inconnu.

Cette fois, il marcha résolument vers la bête, qui ne l'avait pas encore dépassé.

Cet homme était trapu; son cou, enfoncé dans des épaules carrées, disparaissait sous une épaisse barbe noire, hirsute, qui, se confondant avec ses moustaches, complétait

un système pileux, envahissant la face presque jusqu'aux sourcils.

L'ensemble de la physionomie était dur; les yeux, enfoncés dans leurs orbites, avaient des lueurs méchantes.

Les animaux ont un instinct admirable. L'homme était suspect à la bête. Ses avances non justifiées avaient éveillé ses soupçons.

Ce personnage, vêtu d'une sorte de veston épais, chaussé de solides souliers ferrés, portant un gourdin d'aspect formidable, ne lui disait rien qui vaille.

Aussi, las de luvoyer, et devinant que ces préliminaires devaient aboutir à des pourparlers définitifs, le chien s'arrêta, s'arc-bouta sur ses pattes de derrière, et soulevant ses bajoues, montra des crocs d'un blanc éclatant, devant lesquels se fût déclaré vaincu d'avance l'os le plus récalcitrant.

L'homme fit un pas en avant, la main étendue, dans une dernière tentative de conciliation.

Le chien gronda nettement, franchement, disant dans son langage:

-Place... ou je mords...

Le rauquement fut même si facile à interpréter, que l'inconnu leva son bâton, mais sans plus avancer.

Ils étaient là, l'un en face de l'autre, décidés cependant à ne se pas céder la place. Quel serait le plus patient?

Le chien se décida le premier.

Et, la gueule ouverte, accentuant le grondement qui tonitruait entre ses maxillaires, il alla droit vers l'homme. Mais au moment où le chien, par un brusque mouvement,

tenta de s'échapper par la tangente, l'homme tira vivement un revolver de sa poitrine et le dirigea vers l'animal.

Il y eut une détonation. puis un hurlement de douleur.

Le chien, frappé à la tête, semblait foudroyé... il gisait sur le sol.

L'autre-c'est-à-dire la vraie brute-tournait autour de l'animal, ayant peur qu'en une convulsion suprême, il ne punît son meurtrier.

Mais non! la pauvre bête ne bougeait plus.

L'assassin,-n'était-ce pas un meurtre que ce misérable venait de commettre?-s'agenouilla, et de sa main, qui hésitait encore, toucha le collier du chien.

-Oui, murmura-t-il, je ne m'étais pas trompé.

Et il brandit avec un geste de triomphe un billet qu'il venait de retirer d'une cachette ménagée dans le collier.

-Enfin, je le tiens! Allons, s'écria-t-il, maintenant, je saurai bien la défendre. et contre elle-même, s'il le faut!

Par une dernière férocité de gredin, il lança un coup de pied dans les flancs de l'animal immobile, et s'élança vers Bellevue, le faubourg de Nogent qui domine la Marne et dont la côte est occupée par d'admirables et vastes propriétés.

Le chien n'avait pas rempli sa mission.

II

NEIGETTE

[Table des matières](#)

Revenons maintenant en arrière, vers l'écluse de Neuilly-sur-Marne.

Pour ceux qui n'ont pas fréquenté ces parages, nous devons dire tout d'abord que le village de Neuilly se trouve à environ une portée de fusil de la berge, si bien qu'on le devine facilement, les passants sont des plus rares.

Et cependant, il y a là, sur le bord de l'eau, une petite mesure, qui s'appelle la maison du passeur, et qui en effet est le domicile de l'homme qui fait traverser sur son bachot, moyennant un péage modeste de dix centimes, ceux qui d'aventure veulent aller de la rive de Neuilly à celle de Noisy-le-Grand.

Dire qu'il y a foule et que le métier de passeur à cet endroit rapporte des rentes de lord anglais, ce serait quelque peu farder la vérité.

Mais la pêche et cent petites bricoles, comme réparations ou garde de canots, suppléaient à l'insuffisance de ce revenu, et le père Ambroise, -qu'on ne connaissait dans le pays que sous ce nom-paraissait très satisfait de son sort et trouvait au besoin le mot pour rire et pour égayer le voyageur qu'il passait sur son canasson, ainsi qu'il appelait le bachot plat et lourd qu'il manœuvrait vigoureusement.

Car les avirons ne semblaient pas lui peser aux mains, quoiqu'il eût au moins passé la soixantaine. C'était un singulier personnage que le père Ambroise, et dont l'arrivée dans le pays, il y avait quelque six ans, avait éveillé la curiosité des voisins, -du voisin, pour mieux dire. Mais comme cet unique voisin était un maître de lavoir, et que dans son édifice flottant, tout odorant d'eau de javelle et de vapeur chaudes, toutes les commères de Neuilly venaient tour à tour manier le battoir, ledit voisin pouvait compter

pour une centaine, et dont les langues n'étaient pas inactives, je vous jure.

Le père Ambroise était un grand vieillard, droit comme un i, long et maigre. Les cheveux blancs coupés en brosse, les moustaches épaisses se courbant aux coins des lèvres, le tout avait une allure quasi-militaire, accentuée encore par une propreté méticuleuse.

Le passeur se rasait tous les jours; les mains, fines et longues, quoique durcies par le maniement des rames ou des outils de menuisier, avaient conservé une forme presque aristocratique.

Le père Ambroise ne vivait pas d'ailleurs tout à fait seul.

Il y avait à peine six mois qu'il avait fixé sa résidence au bord de la Marne, et qu'il avait obtenu de la mairie le droit de passage, lorsqu'un soir d'hiver, par un temps de neige et de brouillard, il lui avait semblé entendre, de sa cabane, des cris de détresse poussés par une voix d'enfant.

Il s'était élancé dehors et avait plongé son regard dans la nuit, prêtant l'oreille.

Plus rien. S'était-il donc trompé? Son hésitation ne dura que quelques secondes, et, obéissant à un instinct plus fort que sa volonté, il se jeta dans sa barque et se lança au large, criant:

-Qui appelle?

Soudain un de ses avirons heurta un corps lourd; Ambroise se pencha, plongea son bras dans l'eau et sentit sous ses doigts la forme d'un corps humain, un corps d'enfant. D'un effort robuste, il l'enleva et le déposa au fond du bachot; puis, en trois coups de rame, regagna la rive.

Un instant après, il était dans sa cabane et, à la lueur d'un feu de sarment qui pétillait et claquait, le vieillard, penché sur l'être qu'il venait de sauver miraculeusement l'examinait avec curiosité.

C'était une petite fille de huit ou neuf ans, et si blanche, si blanche, qu'on eût dit que sa peau était tissée de ces fils qui, par l'automne, volent à travers les arbres; elle était plus pâle que le linceul de neige qui, au dehors, couvrait la rive: c'était pour cela que, par la suite, le vieillard l'appela Neigette.

Ce détail rassure déjà le lecteur. La petite n'était pas morte.

Elle avait ouvert les yeux.

Mais, chose étrange, en vain le vieillard l'interrogeait, cherchant à savoir d'elle par quelle singulière aventure elle avait couru ce grand danger, et surtout s'il y avait là crime ou accident.

Tout d'abord le père Ambroise crut que la terreur l'empêchait de parler, et pensant qu'un peu de sommeil rendrait plus calme et plus communicative, il s'écarta du lit et se mit à examiner soigneusement les vêtements dont l'enfant était couverte, et que, dans sa précipitation, il avait jetés dans un coin de la cabane.

C'étaient de véritables haillons, couverts de boue, lacérés par l'usure.

La petite était sans souliers et ses petits pieds, que l'eau avait lavés, portaient des traces de blessures comme si elle eût marché longtemps sur un sol rocailleux.

C'était une énigme dont le père Ambroise connut bientôt le mot.

Le lendemain jaloux, de se mettre en règle avec l'autorité, le passeur alla à la mairie déclarer ce qui s'était passé. Il apprit alors qu'une vieille femme, vivant seule avec une enfant, était morte la veille dans un dénûment absolu. On ne savait au juste qui elle était, sinon une ivrognesse qui maltraitait l'enfant et la tenait dans une sorte de séquestration. L'enfant, affolée de terreur, s'était enfuie. Sans doute, par accident, elle était tombée à l'eau. Était-ce tout? Chez la vieille femme on ne trouva aucun indice de plus, rien même qui fît connaître le nom de l'enfant.

La petite, d'ailleurs, se renfermait dans un mutisme absolu. Elle semblait à peine avoir la notion du langage humain. Les mots les plus usuels lui paraissaient étrangers. Aussi fut-elle déclarée idiote et fut-il question de la placer dans un hospice.

Pauvre petite! Elle semblait si douce, si bonne! Idiote!. était-ce bien vrai? On en pouvait douter, à regarder ses yeux intelligents, vivaces!

Le père Ambroise n'était pas riche. Il gagnait bien juste de quoi subvenir à ses propres besoins. Mais il en avait si peu!

Bref, il offrit à la commune de se charger de l'enfant.

Et, de ce jour-là, la maisonnette du passeur compta un hôte de plus. Et quel hôte! le plus gracieux, le plus charmant et le meilleur!

Neigette-car bien que l'autorité lui eût donné le nom de Philomène, sainte qu'on fête le 14 novembre, c'est-à-dire le jour où le passeur l'avait trouvée, le père Ambroise lui avait conservé le doux surnom choisi, -Neigette, donc, s'était développée avec une rapidité extraordinaire.

On eût dit d'une fleur qui jusque-là avait été sevrée d'air et de lumière, et maintenant, baignée de soleil, s'épanouissait dans toute la plénitude de sa nature. Quel était son âge exact? Le fait est qu'à l'époque où commence ce récit, Neigette paraissait au moins quinze ans.

Son teint était resté aussi blanc, en dépit du hâle de l'air; et comme elle était forte, ayant les cheveux bruns tordus sur la nuque, les bras nus, elle prenait bien souvent les avirons pour suppléer le vieillard, et ils ne semblaient pas trop lourds à ses mains d'enfant.

Etait-elle jolie? Non; plutôt originale, ou mieux encore étrange!

Maintenant, une singulière énergie animait ses yeux d'un bleu profond. On devinait la vitalité sous la timidité de la jeune fille.

Son intelligence s'était éveillée. Mais il y avait en elle quelque chose de singulier. Il semblait que sa vie eût commencé seulement à partir de la nuit terrible où elle avait échappé à la mort.

Elle avait oublié, elle affirmait ignorer tout ce qui était antérieur à cette date.

Et le père Ambroise n'insistait plus.

Il nous reste maintenant à présenter au lecteur deux nouveaux personnages. et nous reprendrons le cours de notre récit.

III

PAUVRE BRACO!

[Table des matières](#)

Un jour que Neigette, à l'appel d'une voix hélant le passeur de la rive de Noisy, avait traversé la Marne, elle s'était trouvée, en face d'un garçon de vingt-cinq ans environ, bien découplé, portant le chapeau de paille et la vareuse de l'artiste.

Un carton, une boîte à couleurs et un parapluie-siège complétaient l'attirail bien connu des peintres à la recherche de sites pittoresques.

Or, le jeune homme, à la vue de Neigette, avait laissé échapper un geste de surprise:

-Comment! s'était-il écrié, c'est vous qui êtes le «passeur»?

-Mon Dieu, oui! fit la jeune fille en souriant, ou à peu près.

-Ce qui veut dire?

-Que le père Ambroise est fatigué et que je le remplace.

-Votre père, voulez-vous dire sans doute?

-Non, dit Neigette devenue sérieuse; c'est mon ami.

Le jeune homme l'examina attentivement:

-Savez-vous bien, reprit-il, pendant que le bachot filait vers la rive, que vous êtes fort jolie et que je donnerais beaucoup pour faire votre portrait?

Nous l'avons dit, «jolie» n'était peut-être pas le mot exact.

Mais elle avait un goût surprenant; à l'aide du moindre ruban, à la façon dont était drapée sa simple robe de toile grise, elle semblait habillée par nos meilleures faiseuses.

Et puis, ses yeux étaient si beaux! Sa peau était si blanche! Ses bras potelés se cambraient si gracieusement sur les rames!

Elle n'était pourtant pas habituée à ces sortes de compliments. Et elle fronça légèrement le sourcil sans répondre.

Le jeune homme se reprocha sa légèreté, et, n'ajoutant pas un mot jusqu'à ce qu'il eût abordé, il sauta légèrement à terre et saluant la jeune fille:

-Mademoiselle, lui dit-il, je suis artiste peintre... et je vous affirme sincèrement que j'ai été on ne peut plus frappé de votre physionomie... M'autorisez-vous à demander à celui que vous appelez le père Ambroise la permission de faire votre portrait?

-Oh! comme cela, dit la jeune fille en rougissant, je veux bien.

A ce moment, le vieillard ayant vu de sa fenêtre qu'un inconnu parlait à Neigette, s'était avancé sur le seuil de sa porte.

-Justement voici le père Ambroise, reprit Neigette, en le désignant de la main.

Le jeune homme se tourna du côté qu'elle lui indiquait.

Mais alors il se passa un fait singulier.

Brusquement, le père Ambroise-ayant aperçu l'inconnu-se rejeta en arrière et rentra dans la maison, comme s'il eût voulu se dérober à tout examen.

Mais déjà le jeune homme l'avait vu, et, d'un bond, s'élançant vers la porte, il l'avait ouverte et avait pénétré dans la maison.

Neigette, stupéfaite, était restée immobile... A travers les fenêtres du rez-de-chaussée, elle vit le jeune homme saisir dans ses bras le vieillard qui semblait se débattre et protester. Puis il était tombé à genoux, et le père Ambroise,

les yeux levés au ciel, avait posé sur ses cheveux ses mains tremblantes.

Neigette était restée à l'écart, craignant d'être indiscrète.

Elle ne comprenait pas. Pendant plus de deux heures, les deux hommes restèrent enfermés ensemble. Parfois, vers Neigette assise sur la rive, le vent apportait l'écho de leurs voix, mais sans qu'elle pût distinguer un seul mot. Elle ne cherchait pas d'ailleurs à entendre.

Elle avait dû passer plusieurs voyageurs et chaque fois qu'elle revenait, elle regardait la porte qui restait close.

Enfin elle se rouvrit.

D'un signe, Ambroise appela la jeune fille:

-Neigette, lui dit-il, le hasard fait bien les choses; M. Jacques est un ancien ami que je n'avais pas revu depuis longues années et qui viendra quelquefois me rendre visite. Si on t'interroge sur lui, tu diras que c'est un peintre que j'ai connu à Paris, dans une maison où j'étais employé. Tu m'as bien compris?

-Oui, père Ambroise.

Pendant qu'il parlait, Neigette avait regardé les deux hommes. Le vieillard, avait pleuré et, maintenant encore, semblait avoir peine à contenir ses larmes.

Mais Neigette savait que la plus grande preuve d'affection qu'on peut donner à quelqu'un, c'est de respecter ses secrets, c'est-à-dire de ne pas chercher, pour sa propre satisfaction, à les découvrir.

M. Jacques était un ami, Ambroise le disait. Donc, c'était vrai, et Neigette n'avait pas à douter.

Comme l'avait dit le passeur, l'artiste revint souvent à la petite maison de l'écluse. Il s'était installé dans un modeste

chalet à la pointe de Noisy; et son séjour surtout depuis près de deux ans, y était si fréquent, que le père Ambroise lui-même, tout en semblant heureux de la présence du jeune homme, paraissait cependant s'en étonner.

Le portrait de Neigette avait d'abord été commencé avec ardeur; mais soudain, il y avait dix-huit mois de cela, Jacques l'avait abandonné. Jusque-là, il avait témoigné à Neigette une sympathie cordiale, familière, sans cependant se départir du respect qu'il devait à sa jeunesse et à sa position.

Soudain, des préoccupations nouvelles paraissaient l'avoir assailli. Il ne regardait plus Neigette dont le cœur était gros et qui quelquefois pleurait en secret.

Il est temps de revenir maintenant à la soirée dont nous avons raconté un incident dans le premier chapitre de ce récit.

Huit heures venaient de sonner, et les échos de l'horloge de Noisy mouraient encore sur la rive, quand Neigette, qui s'était assise dans la barque, regardant l'eau profonde et verte, tressaillit tout à coup et tourna la tête vers la berge.

Un gémissement lent, plaintif, avait frappé son oreille et avait douloureusement résonné dans son cœur.

Sans hésiter, elle avait sauté sur le sable, et, bien que l'obscurité fût profonde maintenant, elle s'était dirigée vers le point d'où venait le bruit.

Là, se courbant, à tâtons, elle cherchait sur le sol, répétant doucement:

-Braco! Braco! est-ce toi?

Et une voix lui répondit, triste, douloureuse, la voix d'un animal blessé, mourant. la voix de Braco, le chien de

Jacques, qu'il avait acheté d'un braconnier, d'où son nom de Braco.

Et voici que Neigette est arrivée auprès de la pauvre bête. Elle l'a touchée et elle a senti ses mains moites de sang.

Alors elle a soulevé doucement l'animal et l'a pris dans ses bras.

Il gémit, il appuie sa tête sanglante sur l'épaule de la jeune fille, qui, sans le voir, la couvre de baisers, rougissant ses lèvres à sa plaie.

Elle court vers la maison:

-Père! Père! M. Jacques! cria-t-elle, on a tué Braco!

Et elle apparaît sur le seuil, devant les deux hommes qui se sont dressés.

A la lueur de la lampe, Jacques a vu le chien aux bras de Neigette, et s'est élancé vers lui.

-Tué! As-tu dit!...

-Voyez! il a la tête brisée!...

Mais déjà, d'une main fiévreuse, le jeune homme a cherché sous le collier de l'animal.

-Grand Dieu! s'écrie-t-il avec angoisse, volé! il a été volé!.

-Que voulez-vous dire, Jacques? demande Ambroise.

-Rien! je ne puis. balbutie le jeune homme.

Puis s'adressant à la jeune fille:

-Où Braco a-t-il été frappé? Par qui?... Parle... mais parle donc!

-Je ne sais... Je l'ai entendu gémir, je suis allée... Je l'ai rapporté ici...

Le jeune homme l'interrompt avec un geste d'impatience.

Puis, courant à la porte et l'ouvrant, il bondit dehors:

-Jacques! crie le passeur. Où vas-tu?...

Mais le jeune homme ne répond déjà plus; il s'est perdu dans la nuit.

Ambroise s'adresse à Neigette:

-Voyons, mon enfant, dis-moi... que signifie tout cela?...

Si tu savais quelles sont mes angoisses!

-Mon père! dit gravement Neigette. Je ne sais rien... Je ne puis rien savoir... sinon qu'on a voulu tuer Braco pour lui voler...

-Quoi donc?...

Neigette hésite.

-Parle, je t'en supplie! Ah! s'il arrivait malheur à Jacques!... As-tu deviné quelque chose?... Fou que je suis, je n'ai rien vu, moi, rien compris!... Neigette, je t'en prie...

-Eh bien! dit Neigette à voix basse, je sais que depuis longtemps déjà Braco va porter quelque part des lettres que M. Jacques place sous son collier...

-Des lettres! Mais à qui?...

-Oh! dit Neigette en rougissant, je n'ai pas cherché à le savoir...

Puis, comme si elle voulait changer de sujet à tout prix:

-Mais, notre pauvre Braco! dit-elle en s'agenouillant et en étendant le chien devant la cheminée. Il faut le soigner. Il a pu sans doute se traîner jusqu'ici.

Mais le vieillard l'a à peine entendue.

Il ne songe qu'à celui qui n'est plus là et qui peut-être a couru au-devant d'un danger. Il veut savoir, lui; il saura. Il a

pris son chapeau, il a mis un bâton à son poignet...

-Quoi! Vous partez? demande Neigette.

-Je ramènerai Jacques. à tout à l'heure, enfant, à tout à l'heure!

Il sort. Il est sorti. Neigette est seule. Alors de grosses larmes roulent sur ses joues. Elle prend dans ses mains la tête du chien qui fixe sur elle de yeux ternes:

-Je vais te soigner, moi! dit-elle; car on nous oublie!

Puis, soupirant, elle ajouta

-Pauvre Braco!

Etait-ce bien le chien seul qui fût à plaindre?...

Suivons maintenant le misérable qui avait frappé l'animal et lui avait volé le billet dont la disparition semblait si fortement épouvanter celui que nous avons désigné sous le nom de Monsieur Jacques.

IV

UN PÈRE A LA MODE. DE L'EMPIRE

[Table des matières](#)

Donc l'homme, ayant frappé le chien, s'était rapidement éloigné de la Marne et avait rejoint la route qui monte aux hauteurs de Bellevue, au-dessus du Perreux. Vestiges d'un parc ancien et magnifique, des châteaux modernes, tout enverdoyés de superbes bouquets d'arbres, se dressent à une centaine de mètres de la berge. Bellevue, le nom est juste. Jamais paysage plus gracieux ne s'est offert aux regards, alors qu'accoudé aux balustres de pierres et de briques, le propriétaire de ces villas contemple en face de lui la rivière se perdant à l'horizon entre des massifs

noirâtres et au delà les côtes, opulentes de pâturage, qui forment frontière entre les deux départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

Mais la nuit couvrait ces beautés; et, dans l'âme de l'assassin, il y avait des préoccupations qui augmentaient encore les ténèbres autour de lui.

Il allait, se hâtant.

Arrivé au sommet de la côte il s'arrêta et sembla hésiter un instant.

En face de lui se trouvait un mur élevé dont la ligne supérieure se détachait plus noire dans l'ombre qui l'enveloppait. Il mesura la hauteur du regard; puis il haussa les épaules.

-Bah! murmura-t-il, j'en ai fait bien d'autres.

Puis, il ajouta:

-Avant tout, soyons prudent!

Alors-il tira de sa poche une petite lanterne sourde et la posa auprès de lui. D'un étui de cuivre, il tira une allumette, l'enflamma en la frottant contre sa cuisse, puis l'approcha de la mèche. La lanterne s'éclaira.

S'agenouillant de façon à obstruer le rayon de lumière, il tira de sa ceinture le billet qu'il y avait glissé, le déplia et le lut encore une fois attentivement.

Un frisson parcourut tout son être:

-La malheureuse! fit-il d'une voix à peine perceptible, elle s'est perdue! Mais je suis là, moi! et je la sauverai. Mais comme je pourrais être surpris, prenons d'abord nos précautions pour que rien ne soit découvert.

Il roula soigneusement le papier de façon à ce que son volume fût considérablement réduit. Puis, avec une habileté

qui dénotait de singulières habitudes de précautions, il le fixa dans ses, cheveux derrière son oreille.

Ceci fait, il eut un soupir de satisfaction; puis, de nouveau, il leva la tête vers la cime du mur, et fit un geste de résolution.

-Allons, dit-il.

Alors, on eût pu voir, dans la nuit, une ombre noire qui semblait ramper sur les pierres frustes. Comment cet homme pouvait-il gravir cette pente presque à pic? Où ses pieds trouvaient-ils un point d'appui? C'était miracle que de le voir s'élever peu à peu.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque sa main vigoureuse se posa sur le sommet de la terrasse.

Il s'arrêta et respira un instant. De larges gouttes mouillaient son front.

Devant lui, un parc s'étendait. Il ne voyait rien qu'une masse noire et interrompue d'arbres et de taillis.

Mais il n'avait pas accompli un tel effort pour s'arrêter. Quelques instants après, il se laissait tomber sur le sol.

Le heurt fut lourd et résonna fortement.

L'homme tressaillit et se blottit contre le tronc d'arbre, inquiet.

Mais autour de lui le silence continuait.

Seulement, à quelque distance, on entendait l'écho d'un instrument, légèrement touché, évidemment par une main féminine.

Si quelque observateur avait pu examiner en ce moment le visage de l'inconnu, il eût été surpris de voir ses traits durs, brutaux, s'éclairer d'un rayonnement indicible. On eût dit du bonheur, presque de l'amour.

S'écartant de l'arbre, il se mit à se glisser à travers la futaie, attentif, s'arrêtant dès qu'une souche craquait sous ses pieds. Et bientôt il se trouva à la lisière du petit bois.

Devant lui, s'élevait la maison d'habitation, villa plus massive qu'élégante, non point une de ces bâtisses bourgeoises, d'une élégance douteuse, que des entrepreneurs élèvent *à la diable* pour les revendre le plus tôt et le plus cher possible, mais une sorte de château carré, dont l'architecture s'était évidemment inspirée des modèles haussmanesques dont l'empire a couvert les quartiers nouveaux.

Un large perron, couvert d'une marquise, donnait accès à un vestibule éclairé par des lampes. On apercevait l'escalier spacieux, couvert d'un tapis et encadré de statues qui soutenaient des torchères.

Sur le sable, à la lueur jaune qui passait à travers la cage vitrée, on voyait les traces circulaires d'une voiture.

Dans le vestibule, auprès de la porte, un laquais -une sorte de suisse-aplatissant sa rotondité sur une chaise, dormait à demi.

Au rez-de-chaussée une seule fenêtre était éclairée:

-Ah! ils sont dans la bibliothèque, se dit l'inconnu. Comment parvenir jusque-là sans être vu!

Pendant qu'il réfléchit aux moyens de franchir le court espace qui le sépare de la maison, pénétrons à l'intérieur, dans cette pièce qu'il semblait connaître.

C'était en effet une sorte de boudoir-bibliothèque, d'une élégance toute moderne. Des sofas couverts d'une étoffe de soie bleue régnaient autour de la pièce, surmontés d'armoires vitrées, en bois de rose et garnies de volumes en

chagrin blanc, à fers dorés. Une de ces bibliothèques dont les livres sont inamovibles.

Au milieu, un piano-orgue de grand format et dont la tablette supérieure était surchargée de statuettes et d'objets d'art.

Devant l'instrument, une jeune fille était assise, et laissait errer ses doigts sur les touches, tandis que son pied-petit comme celui d'un enfant, -pressait les pédales.

Elle était blonde. Ses cheveux, séparés au milieu du front, tombaient sur ses épaules en deux longues nattes, qui se recourbaient autour de sa taille. Eût-elle été debout, qu'elles eussent touché la terre.

Jamais peut-être l'exquise création de la Marguerite, d'Ary Scheffer, n'avait été plus adorablement réalisée. Le front blanc, bombé, un peu haut, s'éclairait de deux yeux d'un gris bleuté, d'une douceur, d'une langueur qui, en vérité, auraient pu paraître excessives, pour peu que l'on eût conçu le moindre doute sur la réalité de cette *virginalité* délicieuse.

Dans la souplesse du cou blanc, dans le sourire presque béat des lèvres rouges, un sceptique eût peut-être été tenté de chercher, sous la fraîcheur rosée de la jeune fille le masque de la comédienne.

Auprès de l'orgue, debout, était un homme, presque un vieillard.

Nous le caractériserons d'un mot: type Morny.

Une élégance de mise à la fois sobre et charmante. Le visage d'une teinte mate, les lèvres minces à l'éternel sourire, blotti sous des moustaches effilées en pointes

pommadées, à la mode impériale. Cet homme était-avait été-ou aurait dû être préfet.

Sur son dos, le vêtement avait des allures de frac. A la bouttonnière, un camélia blanc.

Evidemment, il venait de rentrer, car d'une de ses mains encore gantée de gris-perle, il tenait son claque fermé, tandis que l'autre jouait négligemment avec le gant dont il frappait le bois de l'instrument.

Cet homme pouvait avoir soixante ans; mais l'âge n'était trahi que par les rides multiples qui plissaient les paupières et les tempes. Les cheveux étaient encore noirs et les dents très blanches.

Seulement, c'étaient là secrets de valet de chambre.

M. le marquis d'Airvault-tel était le nom du personnage-était fort bien vu à la cour de Napoléon III, où il remplissait des fonctions intermédiaires entre celles de laquais et de conseiller intime.

Du reste, point de titre officiel.

Ses attributions étaient officieuses et délicates. On aurait pu le qualifier d'intendant des petits plaisirs de Sa Majesté.

Homme souple, précieux que le marquis d'Airvault, -qui ne dédaignait pas-en cas de besoin et pour satisfaire au caprice de son maître vénéré-de se prêter à des besognes qui d'ordinaire amènent de vieilles femmes sur les bancs de la police correctionnelle.

Mais,-comme il arrive très souvent,-M. d'Airvault était, en famille, d'une excessive rigidité. Il est vrai que la belle marquise d'Airvault, morte l'année précédente à la suite d'un refroidissement, résultat d'une exhibition trop décolletée à une séance de tableaux vivants de Compiègne,

avait royalement marqué sa place parmi les belles des Tuileries; il est vrai encore que les familiers du palais-et quelques autres- lui avaient donné,-entre eux, bien entendu,-le surnom de Rose-Cuisse, qu'elle méritait, paraît-il, d'admirable façon; il est vrai encore que. etc.

Mais M. le marquis-dont ces incidents avaient quelque peu contribué à améliorer la position-affirmait qu'il n'avait jamais transigé avec les principes.

Propriété, religion, famille constituaient pour lui la trinité vénérée, le palladium, le tabernacle sacro-saint.

Il était sans pitié pour quiconque glissait sur la mauvaise pente; et il méprisait avec fracas celles-là mêmes qu'il y avait poussées, pour l'agrément de Sa Majesté.

Enfin, cet homme était sévère avec sa fille jusqu'à la dureté.

Méritait-elle d'être plainte? Nous le saurons bientôt.

Mais parfois il semblait que son père éprouvât pour elle une sorte de haine.

Petite, il l'avait battue. Plus grande, il l'avait brusquée, insultée.

Peut-être avait-il voulu lui inspirer le respect que, dans ces sortes de familles, les enfants refusent à leurs parents trop bien connus d'eux.

Le fait est que Diane d'Airvault le méprisait et le haïssait.

Du reste, tout cela doré des apparences d'une exquise distinction.

On se parlait avec une sorte de respect; on ne se tutoyait pas.

Donc, au moment où nous intervenons dans l'entretien engagé entre le père et la fille, voici quel était leur dialogue.